Document généré le 2 juil. 2025 09:34

Nouvelles perspectives en sciences sociales

Les potagers domestiques québécois : du jardin archétypal au jardin pluriversel
Domestic Food Production in Quebec: From Archetypal to Pluriversal Gardens

Manon Boulianne et Josyanne Proteau

Volume 17, numéro 2, mai 2022

Sur le thème : « Agriculture urbaine : vers une reconfiguration des liens sociaux et territoriaux »

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1092783ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1092783ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)
1918-7475 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boulianne, M. & Proteau, J. (2022). Les potagers domestiques québécois : du jardin archétypal au jardin pluriversel. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, *17*(2), 617–656. https://doi.org/10.7202/1092783ar

Résumé de l'article

Cet article propose une analyse de la forme et des fonctions des potagers domestiques, des activités et interactions qui s'y déroulent ainsi que des significations qu'ils revêtent pour leurs protagonistes. Aménagés sur des terrains privés attenants à une résidence principale, ces potagers sont révélateurs d'une certaine manière d'être au monde et témoignent des transformations s'étant opérées dans le jardinage d'autoproduction au cours des dernières décennies. Une enquête ethnographique menée dans la région de Québec a révélé l'existence de deux modèles de potagers : l'archétype du XXe siècle et le jardin pluriversel. L'article explore les dimensions esthétique et productive de ces jardins, le rapport particulier à la nature et aux non-humains qui les caractérise ainsi que les principaux vecteurs de l'économie morale dont ils sont l'expression. S'ils constituent une source de nourriture fraiche, ces potagers sont aussi le symbole de critiques adressées au système alimentaire conventionnel et à la société de consommation.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les potagers domestiques québécois : du jardin archétypal au jardin pluriversel

Manon Boulianne
Université Laval, Québec, Canada

Josyanne Proteau
Université Laval, Québec, Canada

Introduction

L'intérêt pour l'agriculture urbaine d'autoproduction a connu une expansion fulgurante depuis le milieu des années 1990. Des chercheurs de différentes disciplines s'y intéressent et les jardins partagés (communautaires, collectifs, familiaux, d'insertion, etc.) ont été au centre de leur attention. Au Québec, les travaux de Manon Boulianne[1] comptent parmi les études pionnières sur le sujet. D'autres recherches se sont, depuis, penchées sur les « dynamiques d'implantation » et les « retombées sociales,

[1] Manon Boulianne, « L'agriculture urbaine au sein des jardins collectifs québécois. Empowerment des femmes ou "domestication de l'espace public" ? », *Anthropologie et sociétés*, vol. 25, nº 1, 2001, p. 63-80 ; Manon Boulianne, *Agriculture urbaine, rapports sociaux et citoyenneté : le cas du jardinage communautaire biologique au Québec et au Mexique*, Rapport de recherche, cahiers du CRISES, nº ES-9917, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Études de cas d'entreprises d'économie sociale », 1999, https://crises.uqam.ca/wp-content/uploads/2018/10/ES9917.pdf.

environnementales et économiques des jardins partagés[2] ». Les potagers domestiques, aménagés sur des terrains privés attenants à une résidence principale, n'ont pas suscité autant d'intérêt.

Le jardinage domestique a longtemps constitué une activité usuelle pour les ménages québécois. Au XXe siècle, pendant les périodes de fort chômage ou de rationnement (Seconde Guerre mondiale), il a permis aux familles disposant d'un lopin de terre d'avoir accès à des aliments frais. Considérée comme ringarde pendant les « Trente glorieuses » (1945-1975), l'autoproduction jardinière est maintenant prisée par de plus en plus d'urbains. On la réalise non plus par nécessité, mais par choix. L'agriculture urbaine, expression qui semblait constituer un oxymore il y a une vingtaine d'années, a le vent dans les voiles. Inspirés par les projets novateurs mis de l'avant par des organisations vouées à la sensibilisation et à l'éducation du public, hommes et femmes de tous âges cultivent dorénavant des fruits, légumes et fines herbes sur des balcons, des terrasses, ou au sol.

Quelles sont les pratiques culturales adoptées dans les potagers individuels ? Se sont-elles transformées au cours des dernières

---

2 Entre autres: Manon Boulianne, Geneviève Olivier-D'Avignon et Vincent Galarneau, « Les retombées sociales du jardinage communautaire et collectif dans la conurbation de Québec », *VertigO. La revue électronique en sciences de l'environnement,* vol. 10, nº 2, 2010, http://vertigo.revues.org/9930 ; Nathalie Bouvier-Daclon et Gilles Sénécal, « Les jardins communautaires de Montréal : un espace social ambigu », *Loisir et société*, vol. 24, nº 2, 2001, p. 507-531 ; Ariane Courville, « L'empowerment dans les jardins collectifs de Québec », essai de maîtrise en santé communautaire, Québec, Université Laval, 2006 ; Éric Duchemin, Fabien Wegmuller et Anne-Marie Legault, « Agriculture urbaine : un outil multidimensionnel pour le développement des quartiers », *VertigO. La revue électronique en sciences de l'environnement,* vol. 10, nº 2, 2010, http://vertigo.revues.org/10436 ; Julie Paquette, « Vie urbaine et expérience spatiale : regard phénoménologique sur les jardins communautaires montréalais », mémoire de maîtrise en anthropologie, Montréal, Université de Montréal, 2002 ; Renaud Payant-Hébert, « La contribution des jardins collectifs urbains à la lutte contre l'insécurité alimentaire », mémoire de maîtrise en études urbaines, Montréal, Université du Québec à Montréal, Institut national de recherche scientifique (INRS), 2013, http://espace.inrs.ca/2450/1/Payant-Hebert_Renaud_MA_2013.pdf ; Stefan Reyburn, « Le cadre de vie et les jardins potagers communautaires à Montréal », *VertigO. Lla revue électronique en sciences de l'environnement*, vol. 3, nº 2, 2002, http://journals.openedition.org/vertigo/3794.

décennies ? Les jardins urbains sont-ils différents des potagers aménagés à la campagne ? Que signifie le jardinage pour les personnes qui s'y adonnent ? C'est à ce genre de questions que nous souhaitions répondre au moment d'entreprendre une enquête ethnographique sur les potagers domestiques de Québec, en 2018. Pour reprendre les mots de Frédérique Albert, on cherchait alors à « […] comprendre ce que signifient ces jardins pour ceux qui y cultivent leurs légumes, de quelle manière ces significations influencent leurs pratiques et inversement comment le lien technique à ce lieu influe leur manière de penser le jardin[3] ».

Les observations effectuées sur le terrain et les entretiens menés auprès de personnes qui cultivent un jardin ont révélé, sans que cela soit envisagé *a priori*, l'existence de deux modèles-types de potagers : le jardin archétypal et le jardin pluriversel. Le premier correspond à des façons de faire et à des significations du jardinage qui s'inscrivent en continuité avec celles qui prévalaient dans les jardins vivriers que cultivaient les femmes, à proximité des maisons de ferme, jusqu'au milieu du XXe siècle. Les jardins archétypaux sont aménagés en longues rangées, en pleine terre, de façon très similaire aux potagers du milieu rural québécois des années 1930 à 1960 décrits par Michèle Paradis dans son mémoire de maîtrise[4]. Dans ce cas, en parlant de leur jardin, les personnes rencontrées font référence au passé, à des savoirs appris il y a quelques décennies, aux manières traditionnelles d'entretenir un potager au Québec. Sans nécessairement reprendre telles quelles toutes les anciennes pratiques, on les évoque et on s'y réfère constamment, qu'il s'agisse de discuter du moment opportun pour procéder aux semis, de l'entretien des plants ou des manières de conserver les légumes. Le type de jardin que nous qualifions de pluriversel a émergé plus récemment, dans un contexte social, économique, politique et culturel fort différent de celui ayant

3 Frédérique Albert, « Jardiner ensemble dans la ville, une question de préservation : Étude anthropologique de jardins collectifs urbains », thèse de doctorat en sociologie, Nice, Université Côte d'Azur, 2019, p. 23.

4 Michèle Paradis, « Les incidences du jardin-potager dans la vie domestique », thèse de maîtrise, Québec, Université Laval, 1986.

modelé le potager archétypal. Désormais plus hétéroclite et ouvert à l'exploration, le jardinage a gagné de nouveaux publics et acquis de nouvelles significations. Comme nous le montrerons plus loin, le potager pluriversel est un lieu fortement personnalisé où l'on exprime ses convictions face à des enjeux économiques et sociaux contemporains, tout en s'investissant dans une activité qui procure des aliments et du plaisir.

La notion de pluriversalité a émergé dans la littérature post-moderne et décoloniale à partir de la fin des années 1990. Il s'agit d'un concept qui invite à considérer une diversité de façons d'être au monde[5], à explorer la mise en relation d'univers de sens différents et à rendre possible « l'acceptation positive de la diversité dans son irréductibilité[6] ». Dans le cas qui nous occupe, c'est pour mettre l'accent sur la diversité célébrée dans ce genre de potagers (eu égard aux plantes cultivées et à l'esthétique qui y prédomine, notamment), autrement dit sur « l'irruption du pluralisme[7] » dans une vision auparavant beaucoup plus homogène du potager que le concept de pluriversalité lui a été associé.

Le potager domestique présente un intérêt particulier pour qui s'intéresse aux pratiques jardinières et au sens qu'elles prennent pour leurs adeptes. Dans un potager domestique, à la différence d'un jardin communautaire ou, *a fortiori*, d'un jardin collectif où les tâches à réaliser sont réparties entre les membres, on agit de manière autonome, sans être soumis aux contraintes imposées par un groupe. Dans ce cas, « l'habitant […] est le seul maitre [du] lieu[8] ». Les choix effectués eu égard à l'aménagement de l'espace dédié au jardin, aux espèces cultivées, aux méthodes de

5 Arturo Escobar, *Sentir-penser avec la terre. L'écologie au-delà* de l'*Occident,* traduit de l'espagnol par Roberto Andrade Pérez *et al.*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2018 [2014].

6 Christoph Eberhard, « Plurivers », *Anthropen. Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain*, Québec, Université Laval, 2019, https://www.anthropen.org/voir/Plurivers.

7 *Ibid.*

8 Florence Weber, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XXe siècle*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 1998, citée par Mathilde Riboulot-Chetrit, « Les jardins privés : de nouveaux espaces clés pour la gestion de la biodiversité dans les agglomérations ? », *Articulo. Journal of Urban Research*, nº spécial 6, 2015, p. 8, https://doi.org/10.4000/articulo.2696.

culture employées, aux soins prodigués aux plantes et aux usages des produits récoltés deviennent alors autant de signes révélateurs d'une certaine manière d'être au monde. Partant de là, c'est à l'analyse de la forme et des fonctions des potagers domestiques, des activités et des interactions qui s'y déroulent ainsi que des significations qu'ils revêtent pour leurs protagonistes qu'est dédié cet article. Notre analyse suggère que le potager domestique est un lieu singulier : espace verdoyant et accueillant issu d'une intervention humaine sur la « nature », il s'y développe une relation particulière entre humains et non-humains. En outre, qu'il relève de l'archétype ou du modèle pluriversel, le potager domestique contemporain s'inscrit dans une économie morale qui, devant la marchandisation exacerbée du monde et la globalisation des systèmes alimentaires, propose une alternative citoyenne ancrée dans le proche et le quotidien.

Dans les pages qui suivent, nous situons d'abord notre contribution au sein des écrits sur l'agriculture urbaine d'autoproduction et présentons la démarche théorique proposée pour analyser les pratiques et les discours observés dans les potagers du grand Québec. Nous exposons aussi les paramètres méthodologiques de notre enquête. Nous explorons ensuite, tout en soulignant les différences entre potager archétypal et pluriversel, les dimensions esthétique et productive du jardin, le rapport à la nature qui le caractérise et les principaux vecteurs de l'économie morale dont il est l'expression.

L'agriculture urbaine d'autoproduction : considérations théoriques

Depuis maintenant plus de 20 ans, on considère que l'agriculture urbaine peut jouer un rôle significatif dans la résolution de plusieurs problèmes sociaux, économiques et environnementaux, en contribuant à la sécurité alimentaire des groupes vulnérables, à l'insertion sociale ou professionnelle des exclus, à l'amélioration de la qualité des milieux de vie, à la réintroduction de la biodiversité en ville, à la réduction des îlots de chaleur et, plus largement, à la résilience ou au « développement durable » des villes.

En Amérique du Nord et en Europe, une partie des recherches sur l'agriculture urbaine se situent à l'échelle de la ville ; bien qu'elles relèvent de différentes disciplines, elles sont réalisées dans la perspective générale de l'aménagement urbain. Les questions centrales qui les sous-tendent concernent la place accordée ou à accorder à la production alimentaire dans la ville, les fonctions ou bénéfices actuels ou potentiels de l'agriculture urbaine et les politiques pouvant favoriser son développement. Certains travaux sont plus généralistes[9] tandis que d'autres concernent des agglomérations spécifiques[10].

Dans d'autres recherches, l'échelle d'observation se déplace de la ville aux espaces cultivés, ces derniers étant alors appréhendés du point de vue des personnes qui s'y investissent. Ces travaux visent à identifier ou à mesurer, notamment, leurs motivations, les bénéfices associés ou les logiques d'action en jeu[11]. Les études qui s'attardent expressément aux rapports entre pratiques et

---

9 Par exemple : Raychel E. Santo, Anne M. Palmer et Brent F. Kim, *Vacant Lots to Vibrant Plots. A Review of the Benefits and Limitations of Urban Agriculture*, Baltimore, John Hopkins Center for a Livable Future, 2016, https://www.researchgate.net/publication/319213554 ; André Viljoen et Karin Bohn, *Second Nature Urban Agriculture. Designing Productive Cities*, London, Routledge, 2014.

10 Entre autres, Vikram Bhatt et Leila Marie Farah, « Cultivating Montreal: A Brief History of Citizens and Institutions Integrating Urban Agriculture in the City », *Urban Agriculture & Regional Food Systems*, vol. 1, nº 1, 2016, p. 1-12, https://doi.org/10.2134/urbanag2015.01.1511 ; Céline Reynaud, « Portrait de l'agriculture urbaine à Terrebonne : étude sur les jardins potagers individuels et l'implication des acteurs », *travail de fin d'*étude pour le diplôme d*'ingénieur de l'*École Nationale des Travaux Publics de l'État, Lyon et Montréal, Université de Lyon/Laboratoire sur l'agriculture urbaine (AU/Lab), 2018, http://www.au-lab.ca/wp-content/uploads/2019/01/Reynaud_C%C3%A9cile_TFE2018-1.pdf.

11 Par exemple : James Hale *et al.,* « Connecting Food Environments and Health Through the Relational Nature of Aesthetics: Gaining Insight Through the Community Gardening Experience », *Social Science & Medicine*, vol. 72, nº 11, 2011, p. 1853-1863 ; Ana Cristina Torres, Sophie Nadot et Anne-Caroline Prévot, « Specificities of French Community Gardens as Environmental Stewardships », *Ecology and Society*, vol. 22, nº 3, 2017, https://doi.org/10.5751/ES-09442-220328 ; Zainil Zainuddin et David Mercer, « Domestic Residential Garden Food Production in Melbourne, Australia: A Fine-grained Analysis and Pilot Study », *Australian Geographer*, vol. 45, nº 4, 2014, p. 465-484.

significations du jardinage[12] offrent des perspectives multiples dont nous nous inspirons dans ce travail. Elles concernent, pour une part, les dimensions esthétique et productive de la culture potagère. L'idée du jardin comme lieu singulier, forgé de la main de l'être humain, où se développe une relation d'échange particulière avec les végétaux (la « nature »), y est également évoquée. Une troisième approche est aussi mobilisée dans cet article : celle de l'économie morale, issue de domaines de recherche autres que celui du jardinage.

L'esthétique et la productivité du jardin constituent deux aspects reliés entre eux et qui ont donné lieu à des classements souvent dichotomiques des potagers. Ils constituent, en effet, les éléments de base de la distinction, parfois remise en question aussitôt énoncée[13] entre jardins dits utiles[14], productifs, vivriers, nourriciers ou potagers, d'un côté, et jardins « d'agrément » (ornementaux ou de loisir) de l'autre[15]. La superficie relative occupée dans un jardin par les plantes comestibles par rapport aux fleurs, abris, équipements de loisir (piscine, balançoire, table à manger, chaises longues, etc.) et de rangement (cabanon à outils) en indiquerait la fonction première, tout comme l'intensité relative des activités productives et de détente s'y déployant. L'observation des composantes matérielles et des usages du jardin mène aussi, par ailleurs, à la question de l'esthétique. En effet, ce

12 Frédérique Albert, *op. cit.* ; Philippe Descola, « Anthropologie de la nature », *L'annuaire du Collège de France*, nº 113, 2014, p. 679-701, http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/2580 ; Françoise Dubost, *Côté jardins,* Paris, Scarabée et compagnie, 1984 ; Frédérick Guyon, « Les jardins familiaux aujourd'hui : des espaces socialement modulés », *Espaces et sociétés*, nº 134, 2008, p. 131-147 ; Vincent Larbey, « Jardins et jardiniers : les pieds dans la terre, la tête dans les nuages. Une anthropologie du potager », thèse de doctorat en sociologie, Montpellier, Université Paul Valéry - Montpellier III, 2013 ; Denis Martouzet, « Le jardin ornemental à Fort-de-France : Mise en paysage de la maison et paraître social », dans Georges-Henry Laffont *et al.* (dir.), *L'espace du Nouveau Monde. Mythologies et ancrages territoriaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Des Amériques », 2018, p. 165-176, https://books.openedition.org/pur/86606 ; Florence Weber, *op. cit.*

13 Denis Martouzet, *op. cit.*

14 Vincent Larbey, *op. cit.*, p. 105.

15 Frédérick Guyon, *op. cit.*

qu'on fait pousser dans le jardin détermine les formes, volumes, couleurs, textures et odeurs que l'on y retrouve, selon un ordonnancement informé par des représentations spécifiques du « beau »[16]. Florence Weber utilise les notions d'« esthétique de la production » et d'« esthétique de la contemplation » pour référer à la fonction centrale attribuée à leur potager par les jardiniers rencontrés lors de ses enquêtes. Productive chez les ouvriers et contemplative dans la catégorie socio-professionnelle des cadres, cette fonction devient carrément alimentaire chez les ouvriers moins bien nantis. Les ouvriers plus aisés, eux, cherchent à mettre en avant un jardin à la fois productif, beau et bien tenu, un jardin « propre », dont les qualités esthétiques et le rendement contribuent à rehausser leur statut social.

Nous retenons pour notre part que les dimensions productive et esthétique du jardin sont, dans les faits, indissociables ; il importe donc de se pencher sur ces deux aspects de la pratique et de la symbolique jardinière pour bien en saisir les contours. De fait, en sus de l'importance accordée à la productivité du potager, l'esthétique du jardin a constitué un paramètre important de différenciation, dans notre étude, entre les potagers de type archétypal et pluriversel, comme nous le montrerons plus loin.

Si sa fonction nourricière et sa dimension esthétique sont au cœur de la configuration matérielle et symbolique du potager, celui-ci peut aussi être abordé comme un lieu d'exception où se développe un rapport particulier avec la nature. En effet, le potager est un espace d'interaction rapprochée avec des êtres vivants non-humains, des végétaux, en l'occurrence. Au jardin, les individus de certaines espèces sont choyés, alors que l'on tente constamment de se débarrasser des autres, considérés comme des « mauvaises herbes » (plantes adventices en langage horticole) dont la présence menace la bonne croissance des élus. Plus largement, les interactions entre humains et plantes sont, pourrait-on dire, la principale raison d'être du potager. Sans intervention humaine, il n'y a pas de jardin. Les végétaux qui le peuplent ont été choisis et s'y retrouvent, au printemps, par la volonté des

16 Françoise Dubost, *op. cit.* ; Florence Weber, *op. cit.* ; Philippe Descola, *op. cit.*

jardiniers. Puis, c'est grâce aux soins attentifs qui leur sont prodigués que les plantes potagères croissent, atteignent leur maturité et donnent les fruits escomptés. Inversement, le jardinier n'existe que parce qu'il s'investit auprès de ces végétaux. Il y a ainsi, dans le potager, beaucoup du jardinier (ou de la jardinière), dont il donne à voir le labeur, les qualités morales, le sens de l'esthétique ou l'ingéniosité[17].

Le jardinage d'autoproduction peut aussi être abordé en tant que manifestation d'identités, d'aspirations et de conceptions du « beau » et du « bon » qui concernent l'hors jardin et, particulièrement, l'économie politique de l'alimentation. La notion d'économie morale s'avère utile dans cette optique. Composé de deux termes complémentaires, le concept d'économie morale renvoie à la fois aux composantes de l'activité économique (production, circulation, distribution des biens) et aux jugements portés par des groupes spécifiques sur ce qui est, à l'égard de cette activité économique, jugé acceptable, tolérable ou souhaitable. Pour Andrew Sayer, l'économie morale est

> une manière de réfléchir aux enjeux normatifs qui se posent dans les économies contemporaines avancées. L'économie morale incarne des normes et des sentiments ayant trait aux responsabilités et aux droits des individus et des institutions eu égard aux autres. Ces normes et ces sentiments vont au-delà des questions de justice et d'équité et rejoignent les conceptions de ce qui est bien, par exemple en ce qui a trait aux besoins et aux buts visés par l'activité économique. Ils peuvent aussi s'étendre davantage pour inclure le traitement réservé à l'environnement[18].

S'il n'existe pas de définition consensuelle de l'économie morale dans les sciences sociales[19], cette notion nous semble néanmoins utile puisqu'elle permet d'interpréter à la fois les observations réalisées au jardin et les discours tenus au sujet de leurs pratiques par les personnes interrogées. En effet, ces discours sont souvent teintés de jugements de valeur quant à l'économie

---

17 Florence Weber, *op. cit.* ; Philippe Descola, *op. cit.*

18 Andrew Sayer, « Moral Economy and Political Economy », *Studies in Political Economy*, vol. 61, nº 1, 2000, p. 79. Notre traduction.

19 Didier Fassin, « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 64, nº 6, 2009, p. 1237-1266.

de marché capitaliste, au système alimentaire agroindustriel et à la surconsommation. S'en distinguant, dans le cadre d'une démarche réflexive, sous plusieurs aspects (nous y reviendrons plus loin), l'autoproduction autonome d'aliments, au jardin, ainsi que leur circulation au sein de réseaux familiaux ou d'amitié, représente pour plusieurs un véritable acte de résistance « infra-politique[20] » réalisé au quotidien. Dans l'économie morale du jardinage d'autoproduction, le lien social repose sur le don et la réciprocité élargie avec les humains, via la transmission de savoirs et la circulation des produits du jardin, mais aussi avec les non-humains, que l'on respecte humblement et dont on savoure les fruits en toute conscience des soins qu'exige leur maturation.

La méthodologie de la recherche

La recherche dont nous présentons ici les principaux résultats repose sur une enquête ethnographique menée dans la région de Québec en 2018. Afin de documenter le cycle complet d'une saison de jardinage, le travail de terrain a été effectué de juin à octobre et a impliqué un groupe réduit de dix ménages. Nous avons veillé à concevoir un échantillon diversifié sur les plans de l'âge, du genre et du milieu de vie. Nous avons rencontré des personnes qui jardinent seules, avec l'aide de certains membres de leur ménage (enfants et conjoints) ou dans un jardin où s'investissent tous les membres du couple ou de la famille. Trois des dix ménages concernés incluaient des enfants d'âge préscolaire ou scolaire.

Parmi les dix potagers étudiés, quatre sont investis par des jeunes de 35 ans et moins et quatre autres par des personnes de 60 ans et plus (voir le tableau). Un potager implique trois générations de la même famille (individus âgés de 75, 51 et 21 ans) et le dernier est cultivé par une personne d'âge moyen (45 ans). Les responsables du jardin sont des femmes pour six de ces potagers, des hommes pour trois autres et des personnes des deux genres pour le potager intergénérationnel. Trois ménages

20 James C. Scott, *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*, New Haven (Connecticut.), Yale University Press, 1990.

résident au centre-ville ; ils logent dans un immeuble résidentiel et jardinent sur leur balcon et le terrain de l'immeuble. Quatre ménages habitent une maison unifamiliale dans l'Agglomération de Québec ; ils disposent d'un terrain attenant à la maison, dont la taille varie entre 495 et 1 225 mètres carrés. Finalement, trois ménages vivent en zone rurale dans une maison unifamiliale et jardinent sur un terrain ayant une superficie totale de plus de 1 300 mètres carrés.

Tableau

Nombre de jardins potagers inclus dans l'échantillon selon les caractéristiques des personnes impliquées et du milieu de résidence

Âge des jardinières et des jardiniers	**Genre des personnes responsables du jardin**	**Type d'habitation**	**Milieu de résidence**
< 35 ans : 4 jardins	Femmes : 6	Appartement : 3	Urbain : 7
> 60 ans : 4 jardins	Hommes : 3	Maison unifamiliale : 7	Rural : 3
75+51+21 ans : 1 jardin	Homme et femme : 1		
45 ans : 1 jardin			

Au cours de la saison, chaque ménage a été visité[21] de deux à sept reprises. L'ethnographe accompagnait alors les jardinières et jardiniers dans leur potager et participait aux tâches en cours quand l'occasion s'y prêtait. Certaines personnes aimaient profiter de la présence d'une « assistante » pour travailler activement dans le jardin, que ce soit à la mise de plants en terre, au désherbage, au tuteurage ou aux récoltes. Ces moments étaient l'occasion d'observer les techniques déployées, les gestes effectués, l'ambiance, le rythme et la division du travail entre les personnes présentes ainsi que les types d'outils et d'intrants utilisés. Il arrivait aussi qu'il n'y ait pas de tâches à effectuer, que les conditions climatiques s'avèrent rédhibitoires ou que les participants n'aient pas le goût de jardiner au moment de la visite. Dans ces cas, il leur était plutôt demandé de « faire le tour » du jardin, ce qui offrait une occasion de commenter les espèces et variétés

21 C'est la seconde auteure qui a réalisé l'enquête de terrain.

cultivées, les méthodes culturales employées, le processus d'évaluation des besoins des plants et les interventions réalisées depuis la dernière rencontre. Au final, tous les participants ont été questionnés, à l'occasion de ces entretiens informels, sur leur parcours (leur initiation au jardinage, ce qui les avaient amenés à jardiner, les défis, réussites et échecs de leurs expériences passées), leurs motivations actuelles, les bénéfices retirés de l'activité, leurs attentes, aspirations et projets, les sources de leurs savoirs en jardinage, leurs choix d'espèces et de méthodes culturales, leurs habitudes alimentaires et d'approvisionnement plus générales et, finalement, les façons dont ils disposent des récoltes. Comme les entretiens n'étaient pas enregistrés, des notes détaillées étaient rédigées après chaque rencontre[22].

Les potagers domestiques québécois, hier et aujourd'hui

Selon l'historien Jean-Pierre Hardy, au milieu du XVIIIe siècle, les propriétés des institutions religieuses et des élites (bourgeois, marchands, officiers de justice) de la ville de Québec sont dotées de jardins d'agrément et de potagers à l'européenne. À la même époque, « dans l'ensemble de la ville, seulement une maison sur cinq posséderait un jardin. La capitale doit nécessairement aller chercher ailleurs ses légumes[23] ». En plus des potagers des notables, ce sont de grands jardins maraîchers situés à quelques kilomètres de la ville qui approvisionnent les habitants de Québec en fruits et légumes frais.

---

22 Bien que toutes les activités liées à un cycle annuel de jardinage aient été documentées pendant l'enquête, incluant les manières de récolter, consommer, conserver et partager les produits issus du potager, il n'est pas possible de les aborder dans cet article. Pour plus de détails, consulter le rapport de recherche disponible en ligne : Josyanne Proteau et Manon Boulianne, *Formes et significations du jardinage d'autoproduction : une ethnographie des potagers domestiques québécois. Rapport de recherche*, Université Laval, Département d'anthropologie, 2020, https://www.systemealimentairequebec.info/sites/systemealimentairequebec.info/files/Jardins%20potages%20domestiques_Proteau_Boulianne_04_01_2021.pdf..

23 Jean-Pierre Hardy, *Jardins et jardiniers laurentiens 1660-1800. Creuse la terre, creuse le temps*, Québec, Septentrion, 2016, p. 60.

Environ 250 ans plus tard, la proportion des ménages qui cultivent des plantes potagères, des fleurs et des herbes dans une arrière-cour, sur un balcon ou dans un jardin partagé reste à peu près inchangée. En effet, un sondage réalisé en 2013 sur les habitudes de consommation de produits locaux des habitants de Québec révélait que 25 % des citoyens de l'Agglomération cultivaient un potager à domicile ou dans un jardin communautaire. Chez les personnes âgées de 55 à 64 ans, la proportion était légèrement plus élevée (32 %). Celles qui cultivaient un potager disaient le faire surtout comme loisir (81 %) mais aussi pour se procurer des fruits et légumes de qualité (79 %)[24].

Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'analyse des pratiques culturales et des discours tenus par les personnes ayant pris part à l'étude nous a menées à différencier deux modèles de jardins : l'archétype du potager du XXe siècle et le jardin pluriversel. Ils constituent des types « idéaux » qui ne sont pas complètement imperméables l'un à l'autre ; en les distinguant, nous voulions situer le jardinage dans des ensembles de pratiques et de sens plus vastes, tout en accordant une place importante à sa dimension expérientielle. À l'intérieur de notre échantillon de dix ménages et autant de potagers, le jardin pluriversel domine largement ; il est le fait de huit d'entre eux.

On pourrait penser, *a priori*, que les pratiques correspondant au type archétypal sont le fait de personnes plus âgées et que le jardin pluriversel est l'apanage des plus jeunes. Cela n'est pas avéré. Si, au départ, ce sont des observations et des conversations ayant eu lieu dans deux des potagers visités, lesquels sont cultivés par des personnes âgées de soixante ans et plus résidant en zone rurale, qui ont contribué à faire émerger un récit correspondant à ce type de jardin, les données utilisées pour construire la

24 Léger Marketing, *Sondage sur les perceptions des citoyens de l'agglomération de Québec envers les activités agricoles et leurs habitudes de consommation de produits locaux,* rapport commandé par la Ville de Québec dans le cadre de la réalisation du Plan de développement de la zone agricole (non publié), 2013, p. 21. En 2020, dans le contexte de la pandémie de la COVID-19, l'intérêt pour le jardinage s'est accru de manière significative au Québec, à un point tel que les semences et le terreau ont connu des ruptures de stock.

catégorie du jardin archétypal proviennent aussi d'éléments issus des souvenirs de jeunesse d'autres jardinières et jardiniers de tous âges qui ont raconté certaines histoires, héritées de leurs parents, sur les manières dont on jardinait dans les années 1970. Le récit correspondant au jardin pluriversel a été construit à partir de la réalité de personnes de tous âges qui vivent à la campagne, en banlieue et en centre-ville et sont issues de milieux socioéconomiques variés. En effet, trois des jardins où prédomine le récit pluriversel sont le fait de personnes de 60 ans et plus, quatre de personnes de 35 ans et moins et un d'une personne d'âge mitoyen (45 ans). L'un d'eux se trouve en zone rurale, quatre en banlieue, villages ou villes de faible densité et trois en zone urbaine dense. Il faut dire que le jardin archétypal est aménagé sur une superficie relativement vaste, en pleine terre, tandis que le jardin pluriversel peut s'accommoder de contenants déposés sur un balcon, voire un escalier. Enfin, les deux types de jardins sont investis par des personnes ayant des trajectoires d'étude et d'emploi diversifiées et dont le niveau de revenus présente aussi une variabilité considérable.

Les dimensions esthétique et productive du potager domestique

L'analyse des aménagements jardiniers, des espèces cultivées et des méthodes mises en avant pour assumer les nombreuses tâches à réaliser en cours de saison offrent une entrée privilégiée sur les caractéristiques des modèles archétypal et pluriversel du potager. Les paragraphes qui suivent sont l'occasion de montrer que les dimensions esthétique et productive du jardin sont intimement liées et diffèrent selon le modèle type qu'il représente.

Typiquement, le potager archétypal est organisé en planches de culture longues et étroites séparées par des allées. Une planche héberge plusieurs plants d'une seule variété, disposés en une ou deux rangées et à égale distance les uns des autres, une distance assez grande pour leur offrir des conditions de croissance idéales. Ces potagers ont, en début de saison, une apparence très ordonnée : chaque variété a son emplacement, les rangées sont bien droites et régulières et les mauvaises herbes sont retirées de toute la

superficie du potager. Les plants de tomates sont tuteurés ; des treillis de cordes ou des grillages métalliques sont installés près des plants grimpants, comme les pois et certaines variétés de haricots, afin d'orienter leur croissance. Cet aspect soigné peut s'atténuer au fil de la saison, suivant la croissance des végétaux et le temps investi pour préserver cette esthétique rigoureuse.

Figure 1

Photo : Josyanne Proteau

Les espèces cultivées dans le potager archétypal sont principalement choisies en fonction des préférences et habitudes alimentaires du ménage. Généralement, il s'agit de végétaux que l'on retrouvait dans les jardins de fermes au XXe siècle[25]. De fait, plusieurs légumes dont la culture est courante dans les potagers de ce type, comme les carottes, betteraves, rutabagas, choux, oignons et fèves étaient déjà très populaires, au XVIIe siècle, auprès des jardiniers et jardinières du Québec[26]. Les variétés favorisées sont celles qui produisent de gros fruits et légumes, bien visibles dans le potager. On cultive un nombre important

25 Michèle Paradis, *op. cit.*

26 Jean-Pierre Hardy, *op. cit.*, p. 393.

d'individus de chaque variété car le but visé est la transformation et la conservation d'une part des récoltes en prévision des mois à venir. Cette pratique fait écho à ce que rapportait Paradis au sujet des potagers des fermes québécoises du milieu du XXe siècle lesquels, jusqu'aux années soixante, étaient aménagés dans une optique « d'autosuffisance » alimentaire[27]. Pendant la crise économique des années 1930 et la Seconde Guerre mondiale, ces potagers permettaient de faire des réserves afin de ne pas manquer de nourriture en cours d'année. En outre, la vente de surplus générait des revenus destinés à l'achat de biens de première nécessité pour les ménages ruraux. Le jardinage était sous la responsabilité des femmes, qui l'intégraient à leurs activités quotidiennes. Bien qu'elles ne visent plus, aujourd'hui, l'autosuffisance alimentaire du ménage, la motivation économique demeure très importante pour les personnes qui réalisent des grands potagers de ce type. On cultive principalement pour économiser de l'argent, les prix des fruits disponibles en magasin étant jugés particulièrement élevés hors saison, ce qui justifie pour certaines personnes le fait de transformer et de conserver une portion importante de leurs récoltes pour l'hiver. Ainsi, le jardinage est une façon de se libérer d'une part du poids financier que représente l'approvisionnement alimentaire du ménage.

Dans le jardin pluriversel, l'aménagement est adapté en fonction des possibilités et des contraintes multiples liées aux caractéristiques de l'habitat. En milieu urbain dense, les cultures se font sur les balcons ou dans les cours des immeubles, en pots, en bacs et parfois en pleine terre, selon les possibilités offertes par l'environnement bâti et le statut des résidents, car seuls les propriétaires du logement qu'ils occupent peuvent procéder à des aménagements durables. Comme les cours arrière ou latérales des résidences sont souvent recouvertes de gravier, gazonnées ou occupées par des balcons ou des terrasses, pour jardiner, toutes sortes de contenants en bois, terre cuite, plastique ou toile géotextile sont utilisés. Des objets usagés sont parfois transformés en jardinières, par exemple des barils métalliques sciés en deux

27 Michèle Paradis, *op. cit.*

(et, dans un cas observé, peints de couleurs vives). Certains fabriquent des contenants avec réservoir d'eau intégré, d'autres des bacs à jardinage en bois.

Figure 2

Photo : Josyanne Proteau

Figure 3

Photo : Josyanne Proteau

Figure 4

Photo : Josyanne Proteau

Les structures disponibles (murs extérieurs de l'immeuble habité, clôtures, escaliers et garde-corps) sont également mobilisées : pots et jardinières sont accrochés aux rambardes, déposés sur des marches, des balcons, ou suspendus aux montants des toits. Tout ce qui peut servir de support est utilisé pour y faire grimper les plants ou pour les tuteurer. Avec quelques outils et de l'imagination, l'espace disponible est aménagé de façon à en tirer un bon potentiel de culture.

Figure 5

Photo : Josyanne Proteau

Figure 6

Photo : Josyanne Proteau

Les cours des maisons situées en banlieue offrent d'autres possibilités. Plus grands que les terrains de centre-ville, ces espaces sont souvent délimités par des haies ou des clôtures et recouverts de gazon. Une superficie importante est habituellement réservée à des équipements de loisir (modules de jeux pour enfants, piscines, bancs, tables, chaises) ou à des rangements (équipement de sport, tondeuses à gazon, autres outils, etc.), ce qui restreint l'espace disponible pour le potager. Il faut aussi composer avec les racines des arbustes formant des haies et celles des arbres dispersés sur le terrain, de même qu'avec l'ombre créée par ces derniers. Ainsi, les zones de culture sont souvent réparties en bordure de terrain ou adossées aux cabanons.

Sur ce type de terrain, on jardine en parcelles hors terre ou en pleine terre, dépendamment de la configuration des lieux et de ses préférences. Les premières sont constituées de boîtes rectangulaires pouvant atteindre plusieurs mètres de longueur, mais leur largeur ne dépasse jamais trois ou quatre pieds (1 à 1,22 mètre), de façon à ce que toute la superficie cultivée soit accessible en se tenant à l'extérieur du périmètre en question. Disponibles en

version plastique sur le marché, elles sont plus courantes dans leur version en bois et souvent fabriquées à la maison. Les parcelles en pleine terre sont de différentes dimensions ; lorsque leur taille l'exige, elles sont pourvues d'une ou de plusieurs allées facilitant la circulation. Généralement, hors terre ou en pleine terre, on préfère aménager plusieurs parcelles de petit format, où les plants sont disposés à proximité les uns des autres, même quand ils relèvent de différentes espèces. Alors qu'on y dispose les légumes racines en rangs de quelques individus, les espèces qui deviennent plus massives sont souvent plantées en quinconce pour favoriser une utilisation optimale de l'espace. En dehors de ces parcelles, dans les jardins pluriversels, on trouve à tout coup des aromates dans des jardinières déposées sur le balcon ou à proximité de la maison.

Figure 7

Photo : Josyanne Proteau

Figure 8

Photo : Josyanne Proteau

Finalement, pour les résidents des zones rurales, l'accès à de vastes espaces permet d'aménager, en pleine terre, des parcelles de plus grandes dimensions. Dans ce cas toutefois, à la différence des potagers archétypaux, on n'y voit pas de longues rangées très droites composées d'une seule variété. De fait, dans les potagers de type pluriversel, on observe souvent un petit nombre d'individus d'une même variété mais une grande diversité d'espèces et de variétés cultivées. On les choisit pour leurs qualités gustatives, leur beauté, leurs couleurs ou parce qu'elles contribuent à créer un milieu favorable pour les autres plantes. Les fleurs, comestibles ou non, y sont bien visibles. Elles remplissent une fonction esthétique en égayant les espaces et en ajoutant des couleurs, en plus d'attirer des pollinisateurs. Les zones de culture sont donc de composition plus mixte que dans le jardin archétypal et les plates-bandes peuvent être garnies non seulement de légumes et de fleurs, mais aussi d'arbustes fruitiers et d'aromates, dont, à l'occasion, des cultivars peu communs, comme de la menthe pamplemousse, de l'azalée mandarine et de la sauge ananas.

Les fruits et légumes les plus populaires dans ces jardins sont les tomates, les concombres, les poivrons, les pois, les haricots, ainsi que plusieurs types de légumes-feuilles dont le chou kale, la bette à carde, les épinards, la roquette et la laitue. Dans les parcelles en pleine terre, on trouve parfois quelques légumes racines, dont des carottes, radis et betteraves, bien qu'ils y occupent beaucoup moins d'espace que dans les potagers archétypaux. En plus de ces variétés dont la culture est largement répandue, certaines personnes cultivent aussi de l'ail, des oignons, des courgettes, des courges, des aubergines, du bok choy, des choux rouges, des brocolis, des piments forts, du fenouil, des céleris, des melons, des cantaloups, des fraises, des cerises de terre, des champignons, et bien d'autres. On trouve même, à l'occasion, des variétés plus rares qui produisent des fruits qui ne se trouvent pas (ou qui se trouvent peu) dans les épiceries : c'est le cas notamment de certains cultivars de tomates et de concombres. L'une des participantes a planté onze cultivars de tomates différents dans son jardin, des concombres blancs et des tomatilles.

La description des aménagements potagers met en lumière à la fois l'esthétique et la dimension productive des jardins de type archétypal et pluriversel. Les méthodes culturales et la manière de réaliser les tâches nécessaires à l'obtention de bons résultats (apparence du jardin, bonne croissance des plants, récoltes abondantes) fournissent des éléments de compréhension supplémentaires. Entretenir un jardin implique qu'on s'adonne, pendant la saison culturale, à une série de tâches dont certaines sont ponctuelles, comme préparer la terre – ou les contenants – à recevoir semences et plantules au printemps, et à d'autres qui reviennent plus régulièrement : arrosage, désherbage, lutte contre les ravageurs et les maladies s'attaquant aux plantes, par exemple. Lorsque les plants arrivent à maturité et entrent dans leur période de production, viennent les récoltes, l'entreposage ou la transformation des légumes en vue de leur conservation puis, en octobre, les travaux associés à la fermeture du jardin.

En général, les personnes dont les jardins relèvent de l'archétype y consacrent plus de temps que celles dont les pratiques de

jardinage sont davantage du genre pluriversel. La constance des interventions est considérée comme un facteur déterminant de la réussite du jardin, puisqu'elle a un impact sur son rendement. D'ailleurs, considérée comme une activité productive et associée à une certaine pénibilité par ses protagonistes, il appert que pour ces derniers, la culture du potager archétypal constitue un travail. Il peut aussi être vu comme tel à cause de la satisfaction qu'il procure, puisqu'obtenir de bons résultats exige du temps et des efforts constants. Le sentiment du travail accompli qui se manifeste lorsque l'entretien du jardin est bien effectué et la satisfaction qui accompagne l'atteinte de volumes de production à la hauteur de ses attentes, évoqués dans le discours de plusieurs des personnes interrogées dans le cadre de cette étude, en témoignent.

Dans le potager pluriversel, le rendement est moins important et le temps accordé à l'entretien du jardin varie énormément d'une personne à une autre. Certaines y consacrent environ une heure chaque jour, d'autres moins d'une heure par semaine. L'aménagement et l'entretien d'un potager de ce type représentent, pour les personnes rencontrées, des activités dans lesquelles on s'engage principalement pour le plaisir ; le jardinage est conçu comme un loisir ou une manière de se réaliser, jamais comme du travail.

Dans le jardin archétypal, certaines tâches sont jugées comme étant plus masculines et sont souvent effectuées par les hommes de la famille. Ce sont généralement celles qui demandent plus d'efforts physiques : travailler la terre en début et en fin de saison, installer les treillis et les plus gros supports, bêcher la terre pour récolter certains légumes racines, les pommes de terre notamment. D'autres travaux qui reviennent plus souvent, comme le sarclage manuel des planches de culture et les récoltes de certaines variétés (pois, haricots et tomates) sont davantage le fait des femmes.

Les méthodes de travail varient aussi selon le type de jardin. Dans l'archétype, on reproduit à l'identique, année après année, des manières de faire apprises et que l'on sait favoriser la bonne croissance des plants. Elles reposent sur un savoir familial

transmis d'une génération à l'autre. Ce savoir est conçu comme une ressource pouvant être mobilisée au besoin. Bien qu'on ne considère pas comme infaillibles les méthodes en question, on prend rarement le risque de les mettre de côté, de peur de compromettre les rendements. Il arrive tout de même qu'elles soient graduellement modifiées au fil du temps, que ce soit parce qu'elles ne conviennent pas à un potager spécifique ou parce qu'une autre méthode se révèle plus efficace. Au contraire, dans les jardins de type pluriversel, on est prompt à remettre en question ses façons de faire. On n'a généralement pas de recettes toutes prêtes à appliquer pour assurer le bon développement des végétaux. L'expérimentation et l'apprentissage autodidacte y occupent une place importante. Il faut dire que dans ce type de potager, rares sont les personnes qui jardinent dans les mêmes conditions depuis plusieurs années. Parmi celles qui ont participé à la recherche, certaines débutent en jardinage, d'autres ont cessé de jardiner pendant de nombreuses années et s'y remettent dans un nouveau contexte, d'autres encore se sont adaptées à des emplacements et des substrats différents au fil de leurs déménagements. Des connaissances en jardinage ont parfois été acquises dans la famille, lors d'un séjour de travail sur une ferme ou à l'occasion d'un emploi d'été dans le domaine hoticole par exemple. Les principales sources des savoirs détenus sont toutefois les échanges avec d'autres jardinières et jardiniers, des formations en horticulture et la consultation, sur Internet, de sites spécialisés et des réseaux sociaux (des groupes Facebook, notamment).

Parmi les tâches liées à l'entretien du jardin, des exemples ayant trait au contrôle des mauvaises herbes et à la fertilisation suffiront pour illustrer des différences entre les interventions plus typiques du jardin archétypal et du jardin pluriversel. Ainsi, le contrôle des « mauvaises herbes » est une préoccupation constante dans le jardin archétypal et le potager est sarclé régulièrement. Il s'agit d'un travail exigeant du temps et de la minutie, surtout en début de saison, quand il faut retirer les adventices tout en s'assurant de ne pas endommager les pousses des plants à préserver, qui

sortent à peine de terre. Le travail est alors effectué à la main, en position accroupie ou à genoux. Par la suite, le désherbage peut être effectué debout, à l'aide d'une binette ou d'un sarcloir. Quand les plants atteignent une certaine taille, la préoccupation envers les « mauvaises herbes » se fait moins vive et laisse place, peu à peu, à des soucis d'ordre esthétique. Dans le jardin pluriversel, on consacre généralement peu de temps au désherbage. Les plantes adventices se développent peu dans les contenants dont on renouvelle le terreau chaque année. Lorsqu'elles causent problème, d'autres options que le désherbage sont privilégiées pour contrôler leur prolifération ; par exemple, on recouvre le sol exposé de paillis ou de toile géotextile ou encore, on mise sur la compacité des zones de culture pour limiter la croissance des indésirables. Sur un autre plan, bien que toutes les personnes rencontrées n'appliquent pas nécessairement de fertilisants en cours de saison, celles qui le font sont convaincues de la nécessité de cette intervention, et ce, peu importe le genre de jardin qu'elles entretiennent. La principale différence constatée sur le terrain est que dans les potagers du type archétypal, on dit utiliser des engrais synthétiques parce qu'ils sont plus efficaces alors que dans les autres, la majorité dit utiliser des engrais naturels. Il s'est toutefois avéré, en questionnant davantage, qu'il est difficile pour bien des personnes de confirmer que leur amendement est bien de source naturelle et qu'un certain flou entoure la distinction entre produits « chimiques » et produits « naturels ».

En somme, dans les potagers de type archétypal, les espèces et les variétés des végétaux cultivés sont moins nombreuses et les individus disposés à des distances supérieures à celles typiques du potager pluriversel. Dans les premiers, on surveille de près la croissance des plants ; on la dirige à l'aide de supports en tous genres et on applique des fertilisants de synthèse. Le désherbage est effectué régulièrement et les allées bien dégagées. L'ordre et la propreté sont des éléments centraux des normes esthétiques qui guident les jardiniers et le succès de la saison est mesuré à l'aune des rendements obtenus. Dans le jardin pluriversel, un jardin

« au naturel[28] », on remarque une plus grande diversité, un mélange des espèces, une proximité entre végétaux dans les espaces de culture. Dans tous les cas, les plantes sont constamment sous surveillance, comme l'illustre notamment l'analyse des interventions mises en avant pour les accompagner pendant leur croissance, ce dont il sera question maintenant.

Le rapport à la nature

Que l'on entretienne un potager de type archétypal ou pluriversel, la « nature » y est omniprésente. Il ne s'agit pas d'une nature vierge, mais d'un écosystème forgé en grande partie par la main de l'être humain. Néanmoins, le jardinage est l'occasion de développer une relation privilégiée avec le monde végétal et animal.

L'observation occupe une part importante du temps passé au jardin. Elle constitue la source de toutes les interventions qui ont cours pendant la saison. L'examen attentif et répété du potager permet d'évaluer les besoins des plantes et de réagir lorsque le temps et les moyens le permettent. Les récoltes et la fermeture du jardin sont des occasions privilégiées pour tirer des leçons de l'ensemble de la saison de jardinage, ce qui permet d'identifier les changements à apporter aux manières de faire en vue de la saison suivante. Dans le jardin archétypal, c'est en comparant le potager ou les récoltes à ceux des années précédentes qu'on tire des constats. Les personnes qui s'activent dans un jardin pluriversel procèdent autrement. Pour acquérir de nouvelles connaissances horticoles, il est fréquent qu'elles mènent de véritables expériences en tentant d'isoler certaines variables pouvant intervenir dans une situation donnée, pour les mettre à l'épreuve. Les apprentissages se font aussi sans expérimentation ; à force d'observer comment se déroule le développement des plants, on arrive à déduire des relations de cause à effet entre différents phénomènes. Par exemple, si certains végétaux produisent beaucoup de fleurs mais

28 Martine Bergues, « La relation jardinière, du modèle paysan au modèle paysager. Une ethnologie du fleurissement », thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, Écoles des hautes études en sciences sociales (EHESS), 2003.

ne donnent aucun fruit, on pourra supposer que les pollinisateurs ne sont pas au rendez-vous et qu'il faudra, à l'avenir, réussir à les attirer ou prêter main forte à la nature en procédant à une fécondation assistée. Ainsi, le temps passé à observer le potager et les végétaux qui lui donnent vie donne lieu à un contact privilégié avec la nature.

En présence d'une maladie ou d'insectes qui s'en prennent trop sévèrement à des plants et compromettent leur survie, certaines personnes responsables d'un jardin archétypal affirment avoir déjà utilisé des pesticides et des insecticides pour sauver leurs récoltes. Elles se sont dites prêtes à envisager à nouveau cette option en cas de nécessité. Du côté du jardin pluriversel, personne n'a témoigné avoir déjà utilisé ce type de produits ou avoir songé à le faire. Peu importe les pratiques privilégiées, on choisit néanmoins, dans un grand nombre de cas, de ne pas intervenir du tout. En effet, lorsque l'on juge que les récoltes ne seront pas trop touchées, ou qu'il serait très compliqué de lutter contre les envahisseurs, on laisse généralement les choses aller.

Les personnes qui ont pris part à notre étude se sont spontanément exprimées sur le type de liens qu'elles développent (ou cherchent à développer) avec le vivant. Globalement, se dégage de leurs discours, mais aussi des gestes observés, une part d'humilité devant la nature, qui les émerveille par sa complexité et sa beauté. Elles partagent le sentiment qu'il y a quelque chose d'éminemment sensible dans les plantes et qu'il faut veiller sur elles. Certaines personnes se situent, en définitive, dans une démarche de soins, d'observation et d'apprentissage. L'expression « prendre soin » des plantes revenait d'ailleurs souvent dans les propos entendus. Mark Bhatti utilise la notion de « *cultivation* » (en anglais) pour faire référence à cet aspect affectif de la relation aux plantes[29]. Le concept suggère que la culture des végétaux suscite une réponse émotive spécifique du fait qu'elle nous enseigne à prendre soin non seulement des plantes, mais aussi de soi et des autres.

---

29 Mark Bhatti *et al.,* « 'I Love Being in the Garden': Enchanting Encounters in Everyday Life », *Social & Cultural Geography,* vol. 10, nº 1, 2009, p. 61-76.

Par ailleurs, donner aux enfants une occasion d'être en contact avec la nature s'est avéré être une des motivations des personnes ayant aménagé un potager à la maison. De fait, tous les participants de notre recherche nous ont fait part de leur impression que les enfants, aujourd'hui, sont tellement coupés de leurs liens à la terre qu'ils ne savent pas comment poussent les fruits et les légumes. Ils trouvent important de réhabiliter ces savoirs et de leur accorder une place dans l'éducation des jeunes. Ainsi, ceux et celles qui ont des enfants tiennent à leur faire connaître le cycle de vie d'une plante, de la germination d'une graine à la maturation des fruits et des légumes. C'est donc à une nature vivante et pas uniquement paysagère qu'ils souhaitent les exposer.

Bien qu'elles se retrouvent souvent seules à travailler dans le potager, les personnes investies dans le jardinage sont loin, se faisant, de se replier sur elles-mêmes. En effet, faire un jardin est une manière d'instaurer une relation renouvelée des humains avec les non-humains. Il s'agit aussi, pour plusieurs, de poser des actions qui préfigurent les systèmes d'approvisionnement alimentaire localisés et la consommation plus frugale et conviviale qu'elles et ils appellent de leurs vœux pour la société dans son ensemble, comme nous le verrons maintenant.

L'économie morale du jardinage d'autoproduction

Les raisons de jardiner, les enjeux qui leur sont associés et l'importance symbolique accordée à l'autoproduction et au don comme modalités d'approvisionnement alimentaire constituent dans le cadre de notre enquête des éléments centraux de l'économie morale qui s'exprime dans la culture potagère et, plus particulièrement, dans les jardins pluriversels.

Les personnes qui créent et entretiennent un potager de ce type ne le font pas parce que cela leur semble naturel ou parce qu'elles en ont l'habitude : elles sont motivées par des valeurs, des idées, des convictions spécifiques à l'égard du monde dans lequel elles vivent. Ces personnes s'expriment sur différents enjeux contemporains par le biais de leurs activités de jardinage, qui témoignent d'une réflexion préalable sur les façons de faire

qu'elles souhaitent privilégier pour leurs incidences sur la santé et l'environnement, mais aussi de positionnements moraux eu égard à ce qui est « bon », « bien » et « souhaitable » pour la collectivité. La qualité des aliments, les impacts environnementaux et sociaux de leur production et de leur distribution, la dépendance des citoyennes et des citoyens face au marché et la place de la consommation dans les modes de vie contemporains sont autant d'enjeux qui émergent des propos tenus par les jardinières et les jardiniers rencontrés dans le cadre de notre enquête.

En ce qui concerne la qualité de l'alimentation, leurs plus vives préoccupations concernent ses incidences sur la santé humaine. En effet, plusieurs considèrent que les produits issus de l'agriculture conventionnelle et offerts dans le commerce contiennent des éléments toxiques pouvant avoir des effets délétères. Les produits certifiés « biologiques » représentent une alternative, mais elle demeure coûteuse et donc peu accessible. Les témoignages recueillis révèlent aussi le sentiment de ne pas avoir de contrôle et de ne pas disposer de toutes les informations requises pour faire des choix alimentaires éclairés. Plusieurs estiment qu'il est impossible de savoir exactement ce que contiennent ou d'où proviennent les aliments offerts en magasin. Pour s'approvisionner, certains participants recourent à des dispositifs en circuit court (paniers bio, marché public, kiosque de ferme) mais la plupart des personnes rencontrées achètent surtout en épicerie et sans privilégier les aliments « bios ». Il existe donc un écart marqué entre ce qui serait considéré comme une situation idéale et la réalité actuelle.

Dans leur potager, là où ils ont le contrôle, les jardinières et les jardiniers rassemblent au meilleur de leurs capacités les conditions nécessaires à la production d'aliments sains. Il semble convenu que rien n'égale le fait de faire pousser soi-même ce que l'on mange, puisqu'on sait exactement comment ces aliments ont été produits. Pour certaines personnes, le simple fait de ne pas utiliser de pesticides ou d'insecticides est garant de la (meilleure) qualité des récoltes du jardin. Pour d'autres, il faut porter attention à plusieurs autres aspects, dont la qualité des semences

et du substrat, les matériaux dont sont faits les contenants et les composantes des engrais, notamment.

La majorité des personnes ayant un potager de type pluriversel s'expriment aussi sur des enjeux qui concernent les modalités qui prédominent actuellement dans la production et la distribution alimentaire de masse. Elles considèrent que l'agriculture et, plus largement, le système alimentaire conventionnels sont problématiques sous plusieurs aspects. Pour une part, elles décrient les conséquences environnementales négatives de la délocalisation de l'agriculture et du transport des aliments sur de grandes distances. L'émission de gaz à effet de serre est au centre de leurs préoccupations. La pollution liée à l'utilisation d'intrants chimiques dans l'agriculture intensive est aussi un problème pour plusieurs. Par ailleurs, certaines personnes estiment que la structuration actuelle du système alimentaire place les collectivités rurales dans des situations de vulnérabilité. Pour elles, il est important de préserver les terres agricoles, les outils et les savoirs permettant aux individus et aux collectivités de se nourrir eux-mêmes.

En cultivant un potager à la maison, ces personnes mobilisent des façons de produire et de s'approvisionner bien distinctes de celles qui en sont venues à dominer le système alimentaire industrialisé et globalisé. Grâce à l'autoproduction, une part de leur approvisionnement, parfois minime mais parfois plus substantielle, reste sous leur contrôle. Ces personnes affirment qu'elles réduisent ainsi les impacts de leur alimentation sur les émissions de gaz à effet de serre (GES) et la pollution, associée à l'agro-industrie. Cela rejoint les constats de plusieurs études australiennes selon lesquelles les préoccupations écologiques sont devenues, au cours des dernières décennies, un facteur de motivation important pour pratiquer le jardinage à la maison[30]. Il s'agit toutefois d'actions plus symboliques que vouées à avoir un impact concret, car les potagers de type pluriversel n'ont pas

[30] Nicolette Larder, Kristen Lyons et Geoff Woolcock, « Enacting Food Sovereignty: Values and Meanings in the Act of Domestic Food Production in Urban Australia », *Local Environment,* vol. 19, nº 1, 2014, p. 60.

comme principale fonction de nourrir les ménages. En effet, comme nous l'avons mentionné précédemment, plutôt que de choisir les végétaux à cultiver en fonction de leur rendement, on y cultive des variétés rares, des aromates, des légumes-feuilles, des plantes qu'on juge originales, belles, ou qu'on veut essayer de faire pousser par curiosité. Ainsi, au lieu de chercher à atteindre un objectif clair en termes de quantité de récoltes, on essaie, dans bien des cas, de « faire notre part » en cultivant « ce qu'on peut » chez soi.

Par ailleurs, pour plusieurs, le jardinage fait partie d'un ensemble de gestes posés au quotidien dans le but d'éviter la surconsommation. Il relève ainsi d'une certaine « politique du style de vie » *(lifestyle politics)*, c'est-à-dire un questionnement qui remet en cause le mode de vie dominant et qui consiste en « la contestation d'une manière d'être au monde qui est directement branchée sur les choix moraux impliqués dans nos routines de consommation de tous les jours[31] ». Chez la majorité des personnes rencontrées, en effet, les activités de jardinage s'inscrivent dans un processus global de prise de conscience et de responsabilisation individuelle par rapport à leurs choix et habitudes de consommation. Cultiver un potager est conçu comme une façon de se réapproprier des savoirs utiles, qui permettent de faire plus par soi-même, d'acheter moins et donc, de limiter sa dépendance au marché. Dans le but de s'éloigner du modèle dominant, on cherche à rendre possible un mode de vie jugé plus sain, plus « naturel ». Cette volonté s'exprime, à divers degrés, dans les propos tenus par la majorité des jardinières et jardiniers rencontrés, quand il était question de ce qui les poussait à s'investir dans la culture, la récolte et la transformation de nourriture à la maison.

À travers le jardinage, les idéaux mentionnés précédemment sont mis en pratique en appliquant trois principes : acheter moins, consommer mieux, éviter le gaspillage. Le premier

[31] Gert Spaargaren, Peter J. M. Oosterveer et Anne Loeber (dir.), *Food Practices in Transition. Changing Food Consumption, Retail and Production in the Age of Reflexive Modernity*, New York, Routledge, 2012, p. 1894. Notre traduction.

principe est observé en s'approvisionnant partiellement en dehors du marché, dans le potager, mais il s'applique aussi à l'aménagement des espaces de culture. En effet, plusieurs personnes achètent le moins de matériel possible et préfèrent se débrouiller avec des matériaux recyclés pour créer des parcelles et des supports destinés aux plants. Pour consommer mieux, adopter une alimentation saine et variée, riche en fruits et légumes et comportant le moins possible de produits transformés est une idée largement partagée. En effet, les personnes rencontrées disent s'efforcer de valoriser les aliments frais et entiers. Par ailleurs, elles jugent qu'avoir des produits savoureux à portée de main en tout temps facilite l'adoption d'une bonne alimentation et ajoute au plaisir de cuisiner. Pour finir, ne rien gaspiller et utiliser les plants à leur plein potentiel fait partie du mode de consommation idéal symbolisé par les activités de jardinage. Pour plusieurs, toute partie comestible des végétaux cultivés devrait être consommée : les fanes de carottes peuvent servir à confectionner du pesto, les pelures à enrichir un bouillon de légumes. Par ailleurs, nous avons remarqué que la plupart des personnes qui ont pris part à l'étude élaborent leur propre compost à partir des résidus alimentaires de la maisonnée.

Sur un autre plan, une fois les récoltes effectuées, une pratique courante est d'offrir des surplus à des membres de la famille élargie, à des amis, des voisins et des collègues. Cette circulation des produits du jardin sous forme de don spontané donne à voir la réciprocité comme modalité d'échange et base du lien social, par contraste avec l'utilitarisme qui caractérise la société de marché[32]. La logique non marchande sur laquelle repose le jardinage s'exprime donc non seulement dans les activités de production, mais aussi dans la circulation des produits qui en sont issus.

Malgré la célébration de la frugalité dans les discours des personnes rencontrées, les dépenses liées au jardinage peuvent

[32] Serge Latouche, « Le concept de marché. Sociétés marchandes et société de marché », dans Jean-Michel Servet, Jérôme Maucourant et André Tiran (dir.), *La modernité de Karl Polanyi*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1998, p. 147-158.

être assez conséquentes. Les données recueillies sur le terrain indiquent que les personnes investies dans le potager de type archétypal cherchent à minimiser leurs coûts et privilégient la rentabilité, alors que celles qui sont engagées dans un potager de type pluriversel ne partagent pas nécessairement ces préoccupations. En effet, elles considèrent davantage le jardinage comme un loisir, un projet personnel réalisé pour le plaisir ; aussi, à moins qu'elles ne disposent d'un budget restreint, évaluent-elles l'importance des frais encourus à l'aune du bonheur qu'elles en tirent. Enfin, certaines personnes n'envisagent pas du tout le jardinage dans une optique de consommation responsable. Au contraire, dans leur cas, la manière de pratiquer cette activité s'inscrit plutôt dans un mode de vie axé sur la consommation de biens achetés sur le marché et elle contribue à le perpétuer. Ces personnes (minoritaires dans notre échantillon) ont adopté des habitudes de jardinage qui contrastent avec celles mentionnées au préalable : par exemple, elles achètent du matériel neuf prêt à être utilisé, comme des bacs, des supports, des treillis ou des affichettes en plastique qui servent à identifier les légumes semés dans les différentes sections du potager.

Conclusion

Cet article proposait une analyse de la forme et des fonctions des potagers domestiques, des activités et des interactions qui s'y déroulent, de même que des significations qu'elles prennent pour leurs protagonistes. Le but visé était, ce faisant, de documenter les transformations s'étant opérées dans le jardinage d'autoproduction au cours des dernières décennies. Nous avons d'abord distingué, à partir des données issues d'une enquête ethnographique réalisée dans la ville de Québec, ou à proximité d'elle, deux modèles types de potagers. Nous les avons ensuite comparés, sur les plans de l'esthétique privilégiée et de l'importance accordée par les jardiniers à leur productivité, du rapport à la nature qui s'y développe et de l'économie morale dont ils sont l'expression.

Le jardin que nous avons nommé « archétypal » ressemble en plusieurs points aux grands potagers qui étaient entretenus par

les femmes dans le Québec rural de la première moitié du XXe siècle. Aménagé en pleine terre, ses dimensions sont relativement grandes. On y cultive légumes et fruits dans des rangs bien alignés. La fonction première de ce jardin est nourricière, et ses adeptes ne ménagent pas leurs efforts pour obtenir une grande quantité de nourriture à consommer sous forme fraiche, à partager avec famille et amis et à conserver en vue de la saison froide. Y règne une esthétique basée sur l'ordre et la productivité ; le jardinage y est d'ailleurs vu comme un travail, exigeant mais satisfaisant quand il a été bien mené et que ses fruits sont généreux. Les savoirs mobilisés dans ces jardins potagers sont issus des générations précédentes et les gestes posés ont tendance à reproduire leurs manières de faire.

Le jardin pluriversel est différent. Il occupe des espaces qui se distinguent de ceux occupés par les grands potagers décrits précédemment. Parfois aménagé en pleine terre, il est aussi constitué, dans bien des cas, d'ensembles de plantes cultivées dans des contenants de formes, de dimensions et de matériaux variés, disposés dans des espaces restreints comme des cours arrière, des balcons et des escaliers d'édifices à logements multiples. Le jardin pluriversel abrite des plantes potagères mais aussi des fleurs et des aromates. La diversité des espèces et des variétés cultivées ainsi que des textures et des couleurs y prime sur la quantité. L'expérimentation y occupe une place importante. Des savoirs y sont mobilisés et acquis tout à la fois, savoirs issus de sources diversifiées et, souvent, de pratiques autodidactes.

Notre analyse suggère en outre que le potager domestique est un lieu singulier : espace verdoyant et accueillant issu d'une intervention humaine sur la nature, il s'y développe une relation particulière entre humains et non-humains. Dans tous les cas, le jardin donne à voir une « nature maîtrisée[33] », car il ne peut exister sans l'humain, mais il facilite les interactions et l'émergence de relations plus solidaires entre humains et non-humains, ce qui tranche avec l'extractivisme caractéristique de la modernité. Nous avons souligné que les jardiniers sont des observateurs patients

33 Vincent Larbey, *op. cit.*, p. 105.

qui guettent le moindre signe suggérant une intervention de leur part. À cette enseigne, les différences entre potager archétypal et pluriversel se font moins évidentes. On a néanmoins remarqué que dans les derniers, on jette un regard circonspect sur l'usage de fertilisants de synthèse, de pesticides et d'insecticides ; on souhaite recourir à des manières plus « naturelles » de prendre soin des végétaux, particulièrement ceux qui seront consommés.

Par ailleurs, le potager domestique contemporain et, plus particulièrement, le jardin pluriversel, s'inscrit dans une économie morale qui, devant la marchandisation exacerbée du monde et la globalisation des systèmes alimentaires, propose un mode d'action ancré dans le proche et le quotidien. Perçu comme source d'aliments sains et lieu d'expression de soi ou d'éducation citoyenne pour les plus jeunes, le jardin pluriversel offre une alternative partielle, mais mobilisatrice, à une dépendance complète au marché en ce qui concerne l'approvisionnement alimentaire. Celles et ceux qui s'y investissent cessent d'être des consommateurs passifs pour devenir des actrices et des acteurs pouvant contribuer à penser et à aménager la ville selon leurs aspirations individuelles et collectives. Le jardin pluriversel a un ancrage idéologique très contemporain. Il matérialise les préoccupations sociales et environnementales, voire politiques des personnes qui s'y investissent, peu importe la tranche d'âge à laquelle elles appartiennent.

Plus largement, nous avons montré que la manière d'aménager et d'entretenir un potager tient davantage à la conception que l'on en a et à l'espace disponible pour le réaliser qu'à l'appartenance à une génération ou à une autre. En outre, la situation socioéconomique du ménage ne semble pas avoir d'impact direct sur le modèle de potager privilégié ou les aspirations qui lui sont associées, bien qu'elle restreigne les acquisitions d'intrants et de matériaux neufs. Qu'il relève de l'archétype ou du type pluriversel, le potager domestique porte toujours les marques de la créativité jardinière[34] ; on y crée un espace à son goût et à son image.

[34] Françoise Dubost, *op. cit.* ; Vincent Larbey, *op. cit.*

Au final, notre ethnographie des potagers domestiques québécois révèle que les pratiques et les significations du jardinage d'autoproduction ont connu des changements significatifs, au Québec, au cours des dernières décennies. Aujourd'hui, une certaine critique sociale et le désir de renouveler dès maintenant, ne serait-ce qu'à petite échelle, mais une échelle accessible, les rapports entre humains et entre humains et non-humains trouvent dans le jardinage d'autoproduction un terreau fertile.

Bibliographie

Albert, Frédérique, « Jardiner ensemble dans la ville, une question de préservation : Étude anthropologique de jardins collectifs urbains », thèse de doctorat en sociologie, Nice, Université Côte d'Azur, 2019.

Bergues, Martine, « La relation jardinière, du modèle paysan au modèle paysager. Une ethnologie du fleurissement », thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, Écoles des hautes études en sciences sociales (EHESS), 2003.

Bhatt, Vikram et Leila Marie Farah, « Cultivating Montreal: A Brief History of Citizens and Institutions Integrating Urban Agriculture in the City », *Urban Agriculture & Regional Food Systems*, vol. 1, nº 1, 2016, p. 1-12, https://doi.org/10.2134/urbanag2015.01.1511.

Bhatti, Mark *et al.*, « 'I Love Being in the Garden': Enchanting Encounters in Everyday Life », *Social & Cultural Geography,* vol. 10, nº 1, 2009, p. 61-76.

Boulianne, Manon, *Agriculture urbaine, rapports sociaux et citoyenneté : le cas du jardinage communautaire biologique au Québec et au Mexique*, Rapport de recherche, cahiers du CRISES, nº ES-9917, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Études de cas d'entreprises d'économie sociale »,1999.

Boulianne, Manon, « L'agriculture urbaine au sein des jardins collectifs québécois. Empowerment des femmes ou "domestication de l'espace public" ? », *Anthropologie et sociétés*, vol. 25, nº 1, 2001, p. 63-80.

Boulianne, Manon, Geneviève Olivier-D'Avignon et Vincent Galarneau, « Les retombées sociales du jardinage communautaire et collectif dans la conurbation de Québec », *VertigO. La revue électronique en sciences de l'environnement,* vol. 10, nº 2, 2010, http://vertigo.revues.org/9930.

Bouvier-Daclon, Nathalie et Gilles Sénécal, « Les jardins communautaires de Montréal : un espace social ambigu », *Loisir et société*, vol. 24, nº 2, 2001, p. 507-531.

Courville, Ariane, « L'empowerment dans les jardins collectifs de Québec », essai de maîtrise en santé communautaire, Québec, Université Laval, 2006.

Descola, Philippe, « Anthropologie de la nature », *L'annuaire du Collège de France*, nº 113, 2014, p. 679-701, http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/2580.

Dubost, Françoise, *Côté jardins,* Paris, Scarabée et compagnie, 1984.

Duchemin, Éric, Fabien Wegmuller et Anne-Marie Legault, « Agriculture urbaine : un outil multidimensionnel pour le développement des

quartiers », *VertigO. La revue électronique en sciences de l'environnement,* vol. 10, nº 2, 2010, http://vertigo.revues.org/10436.

Eberhard, Christoph, « Plurivers », *Anthropen. Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain*, Québec, Université Laval, 2019, https://www.anthropen.org/voir/Plurivers.

Escobar, Arturo, *Sentir-penser avec la terre. L'écologie au-delà* de l'Occident, traduit de l'espagnol par Roberto Andrade Pérez *et al.*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2018 [2014].

Fassin, Didier, « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 64, nº 6, 2009, p. 1237-1266.

Guyon, Frédérick, « Les jardins familiaux aujourd'hui : des espaces socialement modulés », *Espaces et sociétés,* vol. 134, nº 3, 2008, p. 131-147.

Hale, James *et al.,* « Connecting Food Environments and Health Through the Relational Nature of Aesthetics: Gaining Insight Through the Community Gardening Experience », *Social Science & Medicine,* vol. 72, nº 11, 2011, p. 1853-1863.

Hardy, Jean-Pierre, *Jardins et jardiniers laurentiens 1660-1800. Creuse la terre, creuse le temps*, Québec, Septentrion, 2016.

Larbey, Vincent, « Jardins et jardiniers : les pieds dans la terre, la tête dans les nuages. Une anthropologie du potager », thèse de doctorat en sociologie, Montpellier, Université Paul Valéry - Montpellier III, 2013.

Larder, Nicolette, Kristen Lyons et Geoff Woolcock, « Enacting Food Sovereignty: Values and Meanings in the Act of Domestic Food Production in Urban Australia », *Local Environment,* vol. 19, nº 1, 2014, p. 56-76.

Latouche, Serge, « Le concept de marché. Sociétés marchandes et société de marché », dans Jean-Michel Servet, Jérôme Maucourant et André Tiran (dir.), *La modernité de Karl Polanyi*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1998, p. 147-158.

Léger Marketing, *Sondage sur les perceptions des citoyens de l'agglomération de Québec envers les activités agricoles et leurs habitudes de consommation de produits locaux,* rapport commandé par la Ville de Québec dans le cadre de la réalisation du Plan de développement de la zone agricole (non publié), 2013.

Martouzet, Denis, « Le jardin ornemental à Fort-de-France : Mise en paysage de la maison et paraître social », dans Georges-Henry Laffont *et al.* (dir.), *L'espace du Nouveau Monde. Mythologies et ancrages territoriaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Des Amériques », 2018, p. 165-176, https://books.openedition.org/pur/86606.

Paquette, Julie, « Vie urbaine et expérience spatiale : regard phénoménologique sur les jardins communautaires montréalais », mémoire de maîtrise en anthropologie, Montréal, Université de Montréal, 2002.

Paradis, Michèle, « Les incidences du jardin-potager dans la vie domestique », thèse de maîtrise, Québec, Université Laval, 1986.

Payant-Hébert, Renaud, « La contribution des jardins collectifs urbains à la lutte contre l'insécurité alimentaire », mémoire de maîtrise en études urbaines, Montréal, Université du Québec à Montréal, Institut national de recherche scientifique (INRS), 2013, http://espace.inrs.ca/2450/1/Payant-Hebert_Renaud_MA_2013.pdf.

Proteau, Josyanne et Manon Boulianne, *Formes et significations du jardinage d'autoproduction : une ethnographie des potagers domestiques québécois. Rapport de recherche*, Université Laval, Département d'anthropologie, 2020, https://www.systemealimentairequebec.info/sites/systemealimentairequebec.info/files/Jardins%20potages%20domestiques_Proteau_Boulianne_04_01_2021.pdf.

Reyburn, Stefan, « Le cadre de vie et les jardins potagers communautaires à Montréal », *VertigO. La revue électronique en sciences de l'environnement*, vol. 3, nº 2, 2002, http://journals.openedition.org/vertigo/3794.

Reynaud, Céline, « Portrait de l'agriculture urbaine à Terrebonne : étude sur les jardins potagers individuels et l'implication des acteurs », *travail de fin d'étude pour le diplôme d'ingénieur de l'École Nationale des Travaux Publics de l'État*, Lyon et Montréal, Université de Lyon/Laboratoire sur l'agriculture urbaine (AU/Lab), 2018, http://www.au-lab.ca/wp-content/uploads/2019/01/Reynaud_C%C3%A9cile_TFE2018-1.pdf.

Riboulot-Chetrit, Mathilde, « Les jardins privés : de nouveaux espaces clés pour la gestion de la biodiversité dans les agglomérations ? », *Articulo. Journal of Urban Research*, nº spécial 6, 2015, p. 8, https://doi.org/10.4000/articulo.2696.

Santo, Raychel E., Anne M. Palmer et Brent F. Kim, *Vacant Lots to Vibrant Plots. A Review of the Benefits and Limitations of Urban Agriculture*, Baltimore, John Hopkins Center for a Livable Future, 2016, https://www.researchgate.net/publication/319213554.

Sayer, Andrew, « Moral Economy and Political Economy », *Studies in Political Economy*, vol. 61, nº 1, 2000, p. 79-103.

Scott, James C., *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*, New Haven (Connecticut.), Yale University Press, 1990.

Spaargaren, Gert, Peter J. M. Oosterveer et Anne Loeber (dir.), *Food Practices in Transition. Changing Food Consumption, Retail and Production in the Age of Reflexive Modernity*, New York, Routledge, 2012.

Torres, Ana Cristina, Sophie Nadot et Anne-Caroline Prévot, « Specificities of French Community Gardens as Environmental Stewardships », *Ecology and Society*, vol. 22, nº 3, 2017, https://doi.org/10.5751/ES-09442-220328.

Viljoen, André et Karin Bohn, *Second Nature Urban Agriculture. Designing Productive Cities*, London, Routledge, 2014.

Weber, Florence, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XXe siècle*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 1998.

Zainuddin, Zainil et David Mercer, « Domestic Residential Garden Food Production in Melbourne, Australia: A Fine-grained Analysis and Pilot Study », *Australian Geographer*, vol. 45, nº 4, 2014, p. 465-484.